



Kim Thuy

RENCONTRE C'EST DU TOUT THUY !

Boat people à 10 ans, romancière au programme des collèves trente ans plus tard.

Tel est le destin en grand écart de Kim Thuy, dont « Ru » nous avait tant plu.

Ses livres sont à l'image de sa simplicité et de sa joie de vivre. Au confluent de ses racines entre l'Extrême-Orient et l'Occident, où elle s'est ancrée, elle est la synthèse harmonieuse de ses deux patries, conjuguant la prévenance et l'exubérance, la candeur et la sensualité... Sa nature la porte à déceler la beauté dans une scène banale et à ne retenir des drames que ce qui fait grandir. « Si j'étais restée dans le cocon doré de Saigon, j'aurais pu finir blasée. Le dénuement et l'exil ont été ma chance. » Depuis, tout est motif à curiosité. Dans les épreuves, Kim Thuy voit autant d'occasions de s'enrichir et de se réinventer. Elle fut ainsi couturière, interprète, avocate et restauratrice, avant de s'autoriser à prendre la plume. Idiome de la liberté conquise, le français s'est imposé. Elle le manie comme un matériau précieux.

« J'apprends quotidiennement de nouvelles subtilités. Et je chéris chaque mot, car il se rattache à un souvenir précis. » Cette relation affective à notre langue, elle l'a transposée dans son nouveau livre. On y voit une jeune femme mariée par sa mère

à un restaurateur installé à Montréal, et anesthésiée par le déracinement, s'épanouir et devenir un fruit de la passion. « Impossible de raconter cet éveil des sens en vietnamien, dont les mots esquivent la réalité. » Dans le restaurant de Mãn, les clients décident des plats du jour, conçus comme des viatiques vers la terre natale. Porte d'entrée dans sa culture d'origine, ce récit est avant tout un hommage rendu par la romancière à tous ceux qui la façonnèrent. Kim Thuy dit n'avoir pas compris les raisons de son succès. Ses lecteurs, eux, savent qu'ils lui doivent les nouvelles clairières qu'ils ont découvertes dans leur cœur.

JEANNE DE MÈNIBUS

■ « Mãn », de Kim Thuy (Liana **Levi** 144 p.).



David Ignaszewski / Kobay / presse.



La cuisinière sait mijoter et napper les mots

Bernard Pivot
de l'académie Goncourt



Elle s'appelle Mãn. Ce qui signifie en vietnamien : « parfaitement comblée », « à qui il ne reste plus rien à désirer ». Quoique d'un naturel accommodant, d'une résignation à se satisfaire de ce que l'existence lui propose, Mãn découvrira hors mariage que son cœur et son corps aspiraient à d'autres émotions, à des élans plus forts. Un grand amour tardif, secret, viendra enfin justifier son nom.

En attendant, mariée par sa mère à un restaurateur vietnamien exilé à Montréal, mère de deux enfants, Mãn est devenue une cuisinière renommée que le succès de son recueil de recettes, *La Palanche*, a même propulsée à la télévision. Tout le roman est ponctué d'alléchantes et savantes considérations sur la cuisine de son pays repensée, recréée, souvent aménagée pour accueillir les produits de la terre canadienne. C'est dans ses plats que Mãn sait faire passer sa sensualité, sa force de caractère. La pudeur et la retenue silencieuse de son mari contrastent avec les effusions, les « je t'aime », les bruyantes marques d'amour de leurs amis montréalais. « Il

suffisait que mon mari se tourne vers moi pour que je comprenne mon devoir d'épouse. Il suffisait qu'il soit heureux pour que nous le soyons tous. Nous étions un couple sans histoires ni disputes. » Ordre et soumission. Il est plus compliqué de rénover la vieille cuisine conjugale.

Kim Túy, auteure de ce roman tout en arômes, touches et nuances, a raconté dans *Ru*, prix RTL-Lire 2010, sa fuite du Vietnam parmi les boat people, alors qu'elle n'était qu'une enfant. Installée au Québec depuis plus de trente ans, après avoir exercé plusieurs professions, dont celle de journaliste culinaire, elle a choisi, encouragée par le succès mondial de son premier livre, de se consacrer à l'écriture. *Mãn* lui donne raison.

Car, Kim Túy sait avec agilité passer des souvenirs du Vietnam aux réalités du Québec. Ici, elle suggère ; là, elle insiste. Tantôt allusive, tantôt précise. Elle a composé son livre comme un plat dans lequel le goût de chaque élément doit rester identifiable tout en concourant à une saveur unitaire. Hormis deux ou trois maladroites, elle réussit parfaitement à gouverner les mots. Elle les a approchés, apprivoisés, adoptés. Qu'est-ce qui distingue la mélancolie du

chagrin ? Pourquoi « rebelle » ne signifie-t-il pas belle à nouveau ? Elle emploie (p. 86) le vieux verbe « désheurer » (modifier les heures régulières). Qu'est-ce que le « pouding chômeur » ? Un pouding si consistant qu'il rassasie le chômeur affamé ?

Et voilà que Kim Túy nous ramène dans le Vietnam communiste, où les livres français étaient interdits. Un vieil homme à qui son dictionnaire avait été confisqué, récitait sous un jambosier des mots et leurs définitions. « Humer », lui avait demandé la petite

ou le poissonnier, Mãn avait découvert de Françoise Sagan le mot « lassitude », de Verlaine, « langueur ». Ces mots français avaient pour elle le goût des fruits défendus ou des herbes piétinées.

Au fond, ce roman est une séduisante interrogation sur ce que l'exilé emporte de son pays natal et ce qu'il s'approprie dans son pays d'adoption. Qu'est-ce qui ne s'effacera jamais de la mémoire et qu'est-ce qui constitue au jour le jour son nouvel imaginaire ? L'inné et l'acquis, comme toujours, sauf qu'ils sont ici séparés de plusieurs milliers de kilomètres.

Quand j'interrogeais pour *Double je* des hommes et des femmes nés ailleurs, très loin, qui avaient réussi en France, j'avais été frappé par les difficultés de certains à se dire maintenant d'ici ou encore de là-bas. Ils étaient de nulle part, finalement. Ainsi le triste époux de Mãn. « Il était de ceux qui ont vécu trop longtemps au Vietnam pour pouvoir devenir canadiens. Et, à l'inverse, qui ont trop longtemps vécu au Canada pour être vietnamiens de nouveau. » ●

DU VIETNAM AU QUÉBEC, UNE SÉDUISANTE INTERROGATION SUR CE QUE L'EXILÉ EMPORTE DE SON PAYS NATAL ET CE QU'IL S'APPROPRIE DANS SON PAYS D'ADOPTION

filles. À son explication, le vieil homme avait ajouté le cadeau d'un fruit. La mère de Mãn, qui avait été enrôlée de force dans le maquis pendant cinq ans, lui faisait une dictée chaque soir, tirée d'un texte de Maupassant. Puis, le livre était remis dans sa cachette. Mais combien d'autres ouvrages, saisis, s'étaient retrouvés, démantibulés, entre les mains des commerçants ? Les feuilles arrachées servaient à envelopper la marchandise. C'est ainsi que, chez l'épicière



Mãn, Kim Túy,
Liana Levi,
143 p., 14,50 €.



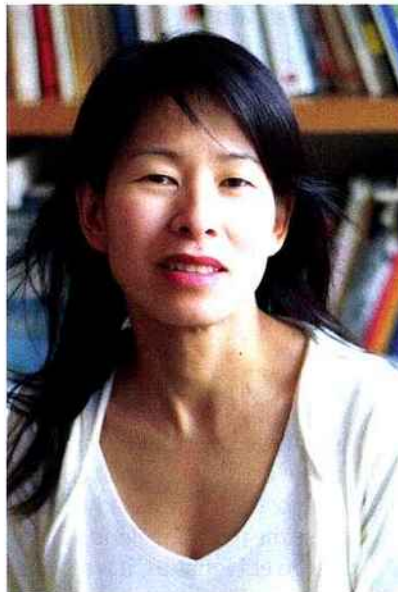
DÉSIRS
LIVRES

ROMAN

Tant de vies en une

*** **MÂN**, de Kim Thúy. **Liana Levi**.
113 p., 11,50 C.

I ne faut pas se laisser abuser par l'apparente légèreté des livres de **Kim Thúy**. L'exil, la solitude et la décadence sociale y sont évoqués sur une note presque badine, s'effaçant derrière des histoires de courage, de solidarité et de rêves accomplis. Non que cette Québécoise d'adoption, qui émigra du Vietnam à l'âge de 10 ans, comme des milliers d'autres boat people, mette un mouchoir sur la violence du monde. Mais il y a chez elle une inaptitude à la rancœur et une disposition naturelle à l'émerveillement. Quelque chose comme une grâce, muée en art de vivre, qui imprègne sa prose délicate et ciselée comme un poème. Après *Ru*, roman autobiographique en forme de vagabondage dans une mémoire fragmentaire, *Mân* retrace l'itinéraire d'une jeune femme élevée à « respirer sans exister » qui épouse le Canada en même temps qu'un compatriote exilé. Derrière le comptoir de leur res-



SILVIE BISCIONI

taurant, elle concocte ses plats comme des madeleines d'Indochine pour une communauté isolée de ses bases et s'épanouit comme une fleur de rizière arrosée à l'eau d'Occident. Hymne à l'amitié et à l'amour, quand ils riment aussi avec l'oubli de soi, *Mân* invite à prendre les cassures de sa ligne de vie comme autant de chances à saisir sans retenue.

JEANNE DE MÉNIBUS



ESSAI L'Aventura

Une question, des réponses variées. Pour certains, il s'agit d'une quête vers la découverte de soi-même, pour d'autres, d'un engagement ou d'une leçon de vie, tout simplement. Avec, pour exemples, Christophe Colomb, Robinson Crusô ou encore Tom Sawyer, Jean-Christophe Rufin, Sylvain Tesson, Olivier Frébourg, Bruno Corty ou Laurent Joffrin se lancent dans une méditation palpitante autour de l'aventure, ses objectifs, ses finalités et ses risques. Derrière ces témoignages émerge un véritable appel à l'évasion, la vraie, celle qui stimule « le nerf de la quête ». Idée originale de Patrice Franceschi, cette réflexion collective définit avec brio l'esprit du genre, et permet, au cas où, de bien distinguer l'authentique aventurier du touriste en road trip.

LOUIS DE CHEZELLES

*** **L'AVENTURE POUR QUOI FAIRE ?**, Points, 186 p., 11 C.

MARQUE-PAGE

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Le signe de Jonas

Dans un futur proche, un homme mort parle avec un inconnu dans le ventre d'une baleine. C'est le jugement dernier, et sa vie entière est auscultée, depuis ce jour lorsque, âgé de 12 ans, il a pris conscience de sa propre mortalité en fixant un poisson en putréfaction. Après cet événement traumatisant, il n'a cessé de pourrir sa vie, ruinant son couple, sacrifiant au culte de l'argent roi, du sexe et du pouvoir. La société dans laquelle il vit euthanasie les seniors, prône la « sodomie pour tous » et l'ultraconsommation. Un parti unique se charge d'éliminer un prophète nommé Jibé, qui évo-

que étrangement le gars de Nazareth, tandis que Legléseux, notre triste héros, ne jure que par le rock and roll et la jouissance bas de gamme... **Denis Moreau**, philosophe spécialiste de Des-



cartes, a écrit il y a peu un essai intitulé *Les Voies du salut* dans lequel ce catholique fou de rock expliquait que les hommes gâchent leur vie parce qu'ils ont peur de mourir. Dans *l'ombre d'Adam* en est la transcription romanesque. Derrière cette farce souvent hilarante (et techniquement fabuleuse : l'auteur larde son texte d'extraits de la Bible sans la citer, leur donnant ainsi une violence modernité) se cache un constat impitoyable : les hommes, comme Adam, n'en finissent plus de chuter.

*** **DANS L'OMBRE D'ADAM**, de Denis Moreau. L'Œuvre, 211 p., 21 C.

BD

Chimère en mer

Une jeune chercheuse française, employée à New York chez Algapower, entreprise spécialisée dans les biotechnologies, meurt accidentellement. Son corps est rapatrié à Paris. Sauf que ce n'est pas elle dans le cercueil.

L'inspecteur Romane Pennac va remonter la piste jusqu'aux expériences secrètes de la multinationale, et découvrir de stupéfiantes manipulations du vivant, mêlant l'ADN humain à celui de dauphins. C'est de l'anticipation, oui. Mais ça ressemble furieusement aux transgressions actuelles.

THIBAUT DARY

*** **MERMAID PROJECT T.I.L.** de Leo. Jamar et Simon. Dargaud, 18 p., 13,99 C.



HISTOIRE

Le crépuscule de la Kriegsmarine

*** LA TRAQUE DU "BISMARCK", de François-Emmanuel Brézet. Perrin, 212 p., 21 €. **L**e 24 mai 1941, Winston Churchill n'hésite pas une seconde. « Coulez le Bismarck », ordonne-t-il. Le cuirassé allemand qui porte ce nom vient en effet d'envoyer le Hood, un des plus prestigieux vaisseaux de la Royal Navy, au fond de l'Océan, au large du Groenland. La réplique sera à la hauteur du défi. La valeur des équipages, des équipements et la vitesse du "Bismarck", lancé le 14 février 1939, compensent son tonnage (relativement) restreint de « cuirassé de poche ». Avarié par les avions du Coastal Command britannique, pris en chasse par la Navy, le bâtiment – sans doute sabordé – coulera le 27 mai 1941 au milieu de l'Atlantique, avec ses 2 000 hommes, à l'issue du combat épique qui clôt le livre de François-Emmanuel Brézet. Un document passionnant : tout au long de cette traque, on sent chez l'auteur le docteur en histoire, mais aussi l'homme de mer, ancien officier de marine. C'est ce qui donne, non pas le sel, mais l'écume à cet étonnant thriller naval.

RÉMI KAUFFER



RUE DES ARCHIVES/TALLANDIER

HISTOIRE

Flamboyante Espagne



Chaque pays possède son roman national, et celui de l'Espagne, haut en couleur, est plein de contrastes saisissants. Un parcours jalonné de jaillissements et

d'accidents historiques : Ibères romanisés, royaume des Goths, conquête arabe, Reconquista, découverte de l'Amérique, Siècle d'or, perte des colonies, guerre civile, franquisme, monarchie constitutionnelle et démocratie, crise économique... Le journaliste Philippe Nourry, familier de l'Espagne et du monde ibéro-américain, s'attache avec nuances et justesse à écrire le récit de ce peuple qui a parfois eu tendance à en rajouter sur sa « décadence ». Et dont l'histoire, en tout cas, est tout sauf un long fleuve tranquille.

JEAN-MARC BASTIÈRE

*** HISTOIRE DE L'ESPAGNE, de Philippe Nourry. Tallandier, 798 p., 29,90 €.

IDÉES

Le livre noir d'Hô Chi Minh

La prestigieuse revue *Communisme*, fondée par Annie Kriegel et dirigée par Stéphane Courtois, se transforme en un volume annuel. Le dossier de la première livraison, réalisé sous la houlette d'un universitaire québécois, Christopher E. Gosha, est consacré au Vietnam de 1920 à 2012. Les articles, de haute tenue scientifique, analysent le rôle de personnalités comme Staline ou Hô Chi Minh (le fondateur de la République démocratique du Vietnam), mais aussi la politique du PCF et du Komintern ou les mécanismes de la propagande visant à cerner l'« ennemi intérieur contre-révolutionnaire », à « éliminer les traîtres » et à promouvoir une « mythologie sécuritaire ».

Communisme pas mort. Hélas.

RÉMI SOULIÉ

*** VIETNAM, 1920-2012, Communisme 2013, Vendémiaire, 556 p., 26 €.



Cuisine au nuoc Măn

Kim THÚY

Măn a épousé un restaurateur vietnamien exilé au Québec. L'occasion, pour l'ancienne boat people Kim Thúy, d'évoquer les odeurs de son enfance.

En 2010, dans un livre bref et poétique, Kim Thúy décrivait avec une infinie délicatesse sa fuite de Saïgon, pendant l'offensive du Têt, avec d'autres boat people. L'ouvrage ne cherchait jamais le sensationnel, alternant rire et larmes pour exprimer la surprise d'une fillette devant un monde nouveau. Kim Thúy avait alors 10 ans, se terrait dans la cale d'un rafirot puant pour échouer dans un camp de réfugiés avant de parvenir au Québec. Elle disait les mots qu'on doit oublier pour apprendre une langue étrangère, une autre manière de se tenir, de manger, d'échanger. *Ru* signifie ruisseau en vietnamien et ce filet d'eau continue de l'inspirer, de lui montrer le chemin, dans la vie comme en littérature. Car ce premier texte autobiographique et volatil, qui obtint le prix RTL/*LiRe*, est aujourd'hui suivi d'un nouveau récit, *Măn*, qui prend à nouveau le parti du souvenir et de l'éparpillement de la mémoire.

Măn est le nom d'une jeune femme protégée par l'amour d'une mère inquiète : elle sait qu'elle ne sera pas toujours auprès de sa fille. Lui trouver un vieux mari est, pense-t-elle, la solution idéale. Et Măn se retrouve épouse d'un restaurateur vietnamien exilé au Québec. En cuisine, devant la chaleur des fourneaux, elle n'a guère le temps de rêver mais ses gestes lui chuchotent le passé. Un ingrédient puis un autre, une crevette caramélisée, une soupe parfumée, un gâteau à la banane... l'ordinaire devient exceptionnel et la clientèle afflue chez Măn et son époux. Mais Kim Thúy ne cherche pas à nous raconter l'histoire d'une réussite culinaire avec recettes



Kim Thuy, gardienne de la tradition gourmande de son pays d'origine.



★★★ *Măn*
par Kim Thuy,
144 p., Liana Levi
14,50 €

à la clé, elle transmet la magie d'une culture qui s'exprime le plus simplement du monde. Elle redonne de la couleur à la vie comme on ajoute un peu de fraise dans un dessert. Le piment qu'elle émince devient un élément de séduction qui donne les yeux brillants de larmes et de joie mêlées. Et Kim Thúy sait parfaitement séduire ses lecteurs et lectrices, leur donner le juste mélange de nostalgie et de frivolité, de liberté et de mémoire vive. Elle nous parle d'amour sous toutes ses formes, transformant les morts en fantômes affectueux et jouant les gardiennes bienveillantes de la tradition gourmande et des souvenirs d'enfance.

Christine Ferniot



ROMAN Après « Ru », Kim Thúy prolonge,
par le roman, le récit d'une exilée vietnamienne
au Québec et d'une passion sans avenir

La saveur des mots et le goût de l'amour

MÃN

de **Kim Thúy**

Liana Levi 146 p., 14,50 €

Depuis toujours, mots et mets ont partie liée. C'est à ce régal que la cuisinière Kim Thúy nous invite.

Mãn, son nouveau roman, est en tête des ventes depuis plusieurs semaines au Québec où cette rescapée des boat people a été recueillie à l'âge de dix ans, au hasard de la fuite éperdue, risquée, désespérée, de son peuple. Port d'attache inattendu, la Belle Province fut le havre de paix et de réconfort où cette enfant du Viet-Nam apprit, entourée de bonté et de bienveillance, à mêler ce qu'elle avait emporté avec ce que le pays-hôte allait lui offrir. Dans *Ru* (2010), traduit en quarante langues, Kim Thúy avait raconté, par petites touches, émerveillées et tendres, sa re-naissance et sa métamorphose au pays de l'hiver dont la devise semble guider sa plume : « *Je me souviens* »...

Comme les chats, Kim Thúy a eu sept vies et sans doute n'est-ce pas fini. Croqueuse des plaisirs que le hasard lui fournit en abondance, goûteuse de mots, elle mitonne ses récits sur le feu vif d'une curiosité sans limite. Elle prend l'existence comme elle vient, n'en laisse perdre aucune miette et dispense, dans ses conversations comme dans ses livres,

Tirillée entre deux identités, Mãn distille ses trésors de sensibilité dans l'art de combiner les saveurs, de faire naître des mondes intérieurs.

des confidences élégantes et poétiques.

Inspiré par les témoignages d'immigrantes que Kim Thúy a interrogées, pour dépasser l'apparence d'humilité de ces silhouettes affairées, *Mãn* prolonge *Ru*. Survivre, vivre, aimer... Mãn est une jeune Vietnamiennne, mariée par sa mère à un restaurateur, plus âgé, exilé à Montréal. Auprès de cet homme sans mots, elle s'initie aux subtilités de la cuisine. Tirillée entre deux identités, elle distille ses trésors de sensibilité dans l'art de combiner les saveurs, de faire naître des mondes intérieurs, d'établir des correspondances intimes, en puisant dans l'héritage transmis au-dessus des fourneaux. Kim Thúy évoque les signes secrets par lesquels les exilés se reconnaissent. Chez les Vietnamiens, toute parole est un fil tendu vers des arbres généalogiques aux racines invisibles.

Appréciée, Mãn devient une restauratrice célébrée, invitée à la télévision. Lors d'un voyage à Paris, elle découvre le grand amour, terra incognita, magique, qui ravive en elle le souvenir des rites touchants, gestes discrets et symboles d'alliance, pour déclarer timidement sa flamme dans son pays natal. Mãn, dont l'étymologie signifie « parfaitement comblée, assouvie, exaucée », trouve, enfin, la traduction réelle du nom qu'elle porte. Illusion de bonheur que dissipent l'éloignement, la distance d'un océan et les anciens engagements réciproques.

Kim Thúy, qui fut restauratrice elle-même, excelle dans ces pages sensuelles et légères où son héroïne transforme les ingrédients en instruments de séduction et, plus encore, quand elle dessine, d'une



Kim Thúy sert son récit, inspiré de sa propre vie, avec un style tout en retenue.

écriture tremblée, les multiples visages du sentiment amoureux, entre le ravissement et la dépendance. Chapitres courts, ornés dans les marges de mots en vietnamien, placés comme des parures,

où son style si délicat se déploie dans un raffinement de retenue et d'infinie douceur. Jusque dans le tragique des amours impossibles, aux rêves sans avenir.

JEAN-CLAUDE RASPIENGEAS



ROMAN Après « Ru », Kim Thúy prolonge,
par le roman, le récit d'une exilée vietnamienne
au Québec et d'une passion sans avenir

La saveur des mots et le goût de l'amour

MÃN

de **Kim Thúy**

Liana Levi 146 p., 14,50 €

Depuis toujours, mots et mets ont partie liée. C'est à ce régal que la cuisinière Kim Thúy nous invite.

Mãn, son nouveau roman, est en tête des ventes depuis plusieurs semaines au Québec où cette rescapée des boat people a été recueillie à l'âge de dix ans, au hasard de la fuite éperdue, risquée, désespérée, de son peuple. Port d'attache inattendu, la Belle Province fut le havre de paix et de réconfort où cette enfant du Viet-Nam apprit, entourée de bonté et de bienveillance, à mêler ce qu'elle avait emporté avec ce que le pays-hôte allait lui offrir. Dans *Ru* (2010), traduit en quarante langues, Kim Thúy avait raconté, par petites touches, émerveillées et tendres, sa re-naissance et sa métamorphose au pays de l'hiver dont la devise semble guider sa plume : « *Je me souviens* »...

Comme les chats, Kim Thúy a eu sept vies et sans doute n'est-ce pas fini. Croqueuse des plaisirs que le hasard lui fournit en abondance, goûteuse de mots, elle mitonne ses récits sur le feu vif d'une curiosité sans limite. Elle prend l'existence comme elle vient, n'en laisse perdre aucune miette et dispense, dans ses conversations comme dans ses livres,

**Tirillée entre
deux identités,
Mãn distille ses trésors
de sensibilité
dans l'art de combiner
les saveurs,
de faire naître
des mondes intérieurs.**

des confidences élégantes et poétiques.

Inspiré par les témoignages d'immigrantes que Kim Thúy a interrogées, pour dépasser l'apparence d'humilité de ces silhouettes affairées, *Mãn* prolonge *Ru*. Survivre, vivre, aimer... Mãn est une jeune Vietnamiennne, mariée par sa mère à un restaurateur, plus âgé, exilé à Montréal. Auprès de cet homme sans mots, elle s'initie aux subtilités de la cuisine. Tirillée entre deux identités, elle distille ses trésors de sensibilité dans l'art de combiner les saveurs, de faire naître des mondes intérieurs, d'établir des correspondances intimes, en puisant dans l'héritage transmis au-dessus des fourneaux. Kim Thúy évoque les signes secrets par lesquels les exilés se reconnaissent. Chez les Vietnamiens, toute parole est un fil tendu vers des arbres généalogiques aux racines invisibles.

Appréciée, Mãn devient une restauratrice célébrée, invitée à la télévision. Lors d'un voyage à Paris, elle découvre le grand amour, terra incognita, magique, qui ravive en elle le souvenir des rites touchants, gestes discrets et symboles d'alliance, pour déclarer timidement sa flamme dans son pays natal. Mãn, dont l'étymologie signifie « parfaitement comblée, assouvie, exaucée », trouve, enfin, la traduction réelle du nom qu'elle porte. Illusion de bonheur que dissipent l'éloignement, la distance d'un océan et les anciens engagements réciproques.

Kim Thúy, qui fut restauratrice elle-même, excelle dans ces pages sensuelles et légères où son héroïne transforme les ingrédients en instruments de séduction et, plus encore, quand elle dessine, d'une



Kim Thúy sert son récit, inspiré de sa propre vie, avec un style tout en retenue.

écriture tremblée, les multiples visages du sentiment amoureux, entre le ravissement et la dépendance. Chapitres courts, ornés dans les marges de mots en vietnamien, placés comme des parures,

où son style si délicat se déploie dans un raffinement de retenue et d'infinie douceur. Jusque dans le tragique des amours impossibles, aux rêves sans avenir.

JEAN-CLAUDE RASPIENGEAS



Conte de fées culinaire

« Ru » fut une révélation (« Les Echos » du 5 janvier 2010), « Mán » est juste un très joli livre. Ce n'est pas une raison pour le boudier. L'auteure des deux ouvrages, Kim Thuy, a déjà vécu mille vies, entre son enfance au Vietnam – qu'elle a fui à dix ans avec d'autres « boat people » – et son installation à Montréal, où elle a exercé de nombreux métiers. Elle a plein d'histoires à raconter. Et le don de les pimenter avec une poésie sans pareille.

« Mán » est un livre à déguster. Où les mots sont autant de fruits, déguisés d'un brin d'amertume. Kim Thuy court après un bonheur qui lui parut sans doute longtemps inaccessible. Et l'histoire de cette jeune femme qui a épousé un restaurateur vietnamien exilé au Québec a des allures de contes de fées. Un conte de fées culinaire.

Prince charmant

La fée, c'est Mán, l'héroïne, la cuisinière surdouée, qui bouleverse ses clients avec ses plats exaltant les goûts et les parfums du pays natal. La fée fait venir à Montréal sa

ROMAN

Mán

de Kim Thuy,
éditions Liana [Levi](#)
144 pages, 14,50 euros.

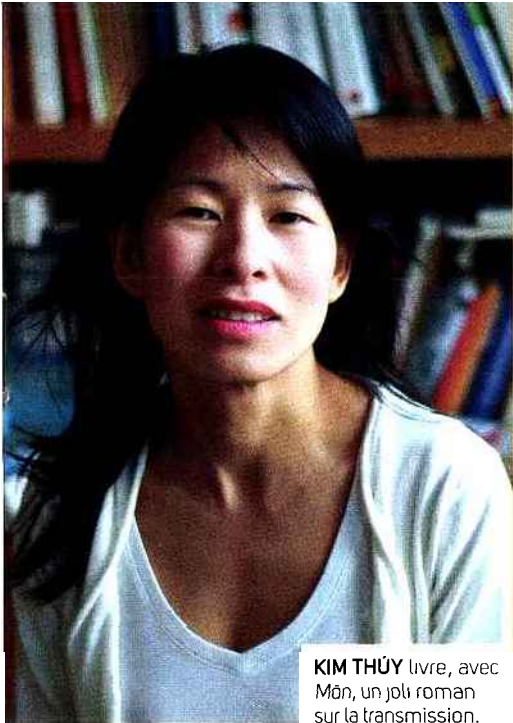
mère adoptive, qui cultive le souvenir de son jeune amour perdu, un soldat parti à la guerre ; elle trouve sa « sœur d'Occident », Julie, qui l'aide à créer un atelier culinaire. Et rencontre

son prince charmant – à même de lui faire oublier son vieux mari, qui lui a donné deux enfants : Luc, un fringant restaurateur parisien, marié lui aussi et père de deux garçons. Arrivée à maturité, Mán va-t-elle donner raison à son prénom, qui signifie « parfaitement comblée » ?

Partant de son expérience de chroniqueuse culinaire, Kim Thuy nous offre ce roman d'amour à croquer, qu'on pourrait résumer en égrenant les mots placés en exergue à chaque page, en deux langues (le premier est « me/mères », le dernier, « yèn llang/silence »). Un livre léger, débordant d'humanité. Qui rafraîchit comme une pluie d'été et donne faim de vivre.

— **Ph. C.**

📖 Sur le Web : rayon polar, avec « La Maison des absents » de Tana French.



KIM THÚY livre, avec *Mãn*, un joli roman sur la transmission.

KIM THÚY *Mãn*



ROMAN Poétique et délicat, le récit fragmentaire est en passe de devenir la marque de Kim Thúy, jeune écrivaine québécoise née au Vietnam. Après *Ru*, son premier roman autobiographique paru en 2010, suivi d'un recueil d'échanges épistolaires, son troisième *opus*, qui est cette fois une fiction, se présente à nouveau sous une forme éclatée : au fil de courts chapitres et paragraphes scandés par des mots vietnamiens traduits en français, *Mãn* raconte l'histoire d'une jeune femme qui a grandi au bord du Mékong sous le régime communiste et se retrouve mariée par sa mère à un homme mûr,

boat people immigré à Montréal. La première partie du livre est empreinte de la douleur de l'exil, du choc avec les mœurs occidentales, de la solitude intime de Mãn – prénom signifiant « parfaitement comblée » – qui ne s'autorise aucun désir, emprisonnée derrière les barreaux de sa stricte éducation orientale. Mais les talents culinaires de la jeune femme, hérités d'une longue tradition vont bientôt faire le succès du restaurant du mari, et surtout conduire Mãn vers l'amitié, l'amour et le respect d'elle-même. Le récit s'ouvre page après page, comme une fleur gracieuse. La jeune femme s'épanouit et sort de sa gangue tel un fragile papillon. Un joli roman sur l'héritage culturel qui passe (en beauté) par les mets et les mots, sur la subtilité des rituels de transmission et le goût du partage. Savoureux. **M.C.**
Liana **Levi** 14,50 €.



LIVRES

Fin de respirer sans exister

Coup de cœur

Depuis qu'elle est enfant, Man a appris à être transparente. À tendre un plateau et à s'effacer ensuite. À respirer sans exister. La petite fille née dans un Vietnam déchiré grandit à l'ombre d'une mère pleine de secrets. Elle se retrouve ensuite mariée à un restaurateur exilé au Canada.

Au départ, rien ne change. Man, aussi insignifiante qu'un grain de riz, travaille sept jours sur sept dans la cuisine. Sauf que son talent culinaire n'a pas le même impact en Occident. Il émeut les clients, on la sort de ses fourneaux, on la regarde, on l'embrasse. Man devient vivante.

Raconté à la première personne, ce récit a la délicatesse des fleurs de lotus. On y découvre la guerre, les boat-people, les différences culturelles abyssales. On la voit oser croiser son reflet dans un miroir, effleurer ses enfants, aimer.



Claude Stéfán

Kim Thuy.

L'auteure, Kim Thuy, née en 1968 au Vietnam, est arrivée à Montréal à l'âge de 10 ans. Comme dans *Ru*, son excellent premier roman, elle puise avec délicatesse dans son propre vécu pour créer une relation intime avec son lecteur. Seul regret : ne pas pouvoir savourer, en vrai, tous les plats de Man !

Karin CHERLONEIX.

Man. Éditions **Liana** Levi. 144 pages. 14,50 €.



ROMAN ÉTRANGER

Force, subtilité et poésie

C'est typiquement le genre de livre qu'on aurait aimé voir figurer dans la sélection du Livre Inter, mais il est sorti trop tard pour y prétendre. Dommage. *Mãn*, le second roman de Kim Thúy, est tout en force et délicatesse. Comme l'auteur, qui a fui le Vietnam pour rejoindre Montréal, le roman oscille entre ici et là-bas, entre Orient et Occident, passé et présent. On y suit le parcours de Mãn, une jeune fille que sa mère a voulu protéger en la mariant à un restaurateur vietnamien exilé au Québec. À chaque page, un mot vietnamien suivi de sa traduction française se dessine dans la marge. On s'attend à une démarche initiatique... et pas du tout. L'auteur, de par sa double culture, porte un regard bien particulier sur les choses de la vie et c'est cette façon d'appréhender le monde que la romancière nous transmet. C'est

d'une subtilité, d'une poésie bluffantes. Il faut s'appeler Kim Thúy pour croire que le goût de la soupe aux tomates et au persil s'explique mieux par l'histoire de la fillette de 9 ans emprisonnée pendant plusieurs mois après avoir tenté de fuir en bateau que par l'image qui l'accompagne. Et pourtant ça marche. L'auteur s'évertue, dit-elle, à relier les points culturels entre eux pour faire apparaître un portrait. Nous, nous sommes tombés sous le charme.



CHRISTELLE LEFEBVRE

Mãn, Kim Thúy, Liana Levi, 143 pages, 14,50 €



Surface approx. (cm²) : 484
N° de page : 3

Kim Thúy, la recette de l'amour



Livres

L'appétit d'écriture de Kim Thúy

La Canadienne Kim Thúy
a percé sur la scène littéraire
avec deux courts romans. VU GANG

SORTIE. Après le succès de *Ru*, la romancière québécoise Kim Thúy renoue avec ses racines vietnamiennes dans *Mãn* (Liana Levi).

PORTRAIT. A la fois pudique et exubérante, Kim Thúy évoque par le biais de la cuisine des sensations universelles.

JENNIFER LESIEUR

A quoi tient un roman d'amour ? Pas qu'à une rencontre entre deux personnes. *Mãn* de Kim Thúy parle d'amour pour la cuisine, la famille, le Vietnam. Même s'il y est aussi question d'un coup de foudre, décrit avec douceur et puissance, comme les saveurs exotiques qui traversent ce livre merveilleux.

C'est justement autour d'assiettes parfumées qu'on rencontre à Paris Kim Thúy, tout juste arrivée de son Canada d'adoption. Vive et jolie, avec un visage animé par le rire, elle parle avec moult digressions amusantes. Née à Saigon, elle a fui le Vietnam avec les *boat people* quand elle avait dix ans. Etablie à Montréal, elle a été avocate, interprète et cuisinière, avant de publier un

splendide premier roman, *Ru*, en partie autobiographique. Son nouveau livre est parti de l'histoire d'une de ses tantes, de sa difficile survie dans le pays en guerre. « Au départ, je voulais écrire sur cette femme, raconte-t-elle, mais je me suis nourrie d'autres récits et je me suis donné la liberté d'imaginer. Le côté culinaire a été plus facile pour moi, car les Vietnamiens ne parlent jamais d'un sujet directement, c'est toujours en le contournant. »

Qu'est-ce que Kim Thúy a de québécois, d'ailleurs ? « L'exubérance. J'ai cette liberté que mes tantes n'auront jamais, car je suis "la Québécoise", celle qui est arrivée au bon moment. Ça me permet aussi de me détacher du Vietnam pour l'observer de l'extérieur. Je ne crois pas que j'aurais pu écrire *Ru* ou *Mãn* si je n'avais pas été québécoise : une

Vietnamienne n'a pas cette vision de la nourriture. »

Le souvenir recréé

Et il est vrai que Kim Thúy écrit sur la cuisine comme personne. Son expérience de restauratrice a été déterminante : « Montréal est une ville cosmopolite ; le fait de rencontrer les clients, d'expliquer les plats, m'a fait prendre conscience des différences mais aussi des ressemblances entre les cuisines. Finalement, les sentiments sont les mêmes. Les manières, les produits sont différents, mais on cherche les mêmes mariages dans les goûts. »

Pendant les quatre jours de voyage qui l'ont menée à Montréal, Kim Thúy a connu la faim. « La mémoire est si sélective que je ne m'en souviens pas. J'en ai, disons, le souvenir du souvenir. Pour pouvoir survivre, on ne ressentait plus rien. On avait dépassé le stade où l'on pouvait dire notre douleur ou notre soif. » Aujourd'hui, Kim Thúy veut créer une sorte de musée virtuel sur Internet où la deuxième génération des *boat people* pourrait recueillir les témoignages de la première. Mais d'abord, elle va finir cette glace au persil pour laquelle elle a traversé l'Atlantique. ●

ON AIME

Un voyage gustatif et amoureux

A la suite d'un mariage arrangé, *Mãn* a quitté Saigon pour Montréal. Elle y tient un restaurant bientôt fréquenté par les amoureux du Vietnam. Au milieu des saveurs, les souvenirs surgissent, l'image de la mère restée au pays, et l'amour rencontré par hasard à Paris... Ce roman court et dense est découpé en brefs chapitres. Ils forment comme des instantanés sensoriels où se détachent le parfum d'une épice, une tradition vietnamienne, un sentiment diffus. Merveilleusement écrit, *Mãn* transporte le lecteur pour peu qu'il soit gourmand et sentimental. *Mãn*, de Kim Thúy, éd. Liana Levi, 144 p., 14,50 €.

Date : 09/07/13

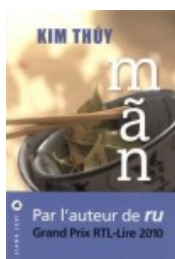
Editions Liana Levi

Les Éditions **Liana Levi** sont une **maison** d'édition française indépendante sise dans le 5^e arrondissement de Paris, fondée en 1982, qui **publie** une trentaine de titres par an, répartis en six collections (plus une collection d'une dizaine de titres en format poche, créé en 2002 sous le nom de « Piccolo »).

Elles publient notamment Milena **Agus** , Andreï **Kourkov** et Iain Levison.

(Source : Wikipédia)

Măn, mai 2013, 143 pages, 14,50 € . **Ecrivain** (s): Kim Thúy Edition: Editions Liana Levi



Une saveur aigre-douce

Dans son précédent roman Ru, Kim Thuy nous a séduit par la douceur et la mélodie de ses mots. Dans ce présent récit, Măn, elle confirme indéniablement son talent d'écrivain.

Mais quel est donc le fil conducteur de l'intrigue de Măn ? Il s'agit d'un récit de vie écrit par un personnage féminin racontant son parcours de femme asiatique en recherche sur deux continents. Măn est son prénom. Au Viêt Nam, le prénom n'est jamais choisi au hasard car il détermine la destinée de celui ou de celle qui le porte. Des rites de passage permettent à l'individu de se défaire de son surnom souvent disgracieux hérité de l'enfance (« le morveux », « petit chien », « le laideron »...) et qui avait pour fonction d'éloigner les mauvais esprits, jeteurs

Évaluation du site

Ce site diffuse des articles concernant l'actualité littéraire.

Cible
Grand Public

Dynamisme* : 12

* pages nouvelles en moyenne sur une semaine

de sort, pour se vêtir complètement de son prénom. L'auteur l'explique et donne, par la même occasion, la signification de Măn, son prénom :



D'Agen à Metz, et de Caen à Lunel ou à Villard-de-Lans, les libraires rivalisent d'imagination pour améliorer leur gestion, leur merchandising, leur stratégie marketing ou leur politique d'animation, et ainsi consolider leur position et accroître leur marge. A l'occasion des 2^{es} Rencontres nationales de la librairie, les 2 et 3 juin à Bordeaux, *Livres Hebdo* a recueilli vingt de ces idées qui témoignent de la vitalité du métier.

DOSSIER MÉTIER DE LIBRAIRE



R

éinventer le métier de libraire. Si plus personne ne conteste aujourd'hui cet impératif, il reste encore à faire émerger concrètement les bonnes idées qui dessineraient un nouveau modèle économique capable de résister aux menaces que font peser la vente en ligne et le numérique sur ce commerce si particulier. Pour autant, d'ores et déjà, les libraires ne restent pas

inactifs. Loin du fatalisme, ils font même preuve de dynamisme et d'inventivité. Nombreux sont ceux qui cherchent des solutions originales et tentent des expériences nouvelles pour accroître leur chiffre d'affaires et gagner de la marge, en élaborant des méthodologies de travail systématiques et professionnelles ou en adaptant des pratiques inspirées par des confrères ou glanées dans d'autres secteurs d'activité.

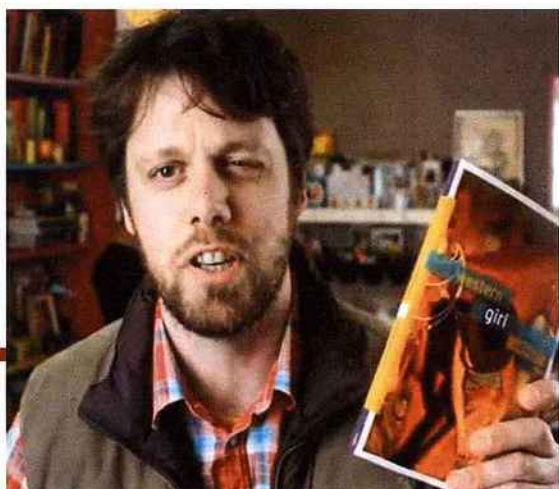
Pour tracer un avenir plus serein à la profession dans son ensemble, ces « bonnes pratiques » gagneraient à être connues, à se généraliser ou, à tout le moins, à se décliner selon les situations de chacun. Mais il s'agit là d'un vrai défi dans ce métier « d'indépendants forcés », pour reprendre la formule d'un des libraires que nous avons interrogés. D'autant que les typologies de magasins sont si contrastées qu'établir des normes ou mieux encore une stratégie globale demeure un objectif de longue haleine, même si les progrès de la mutualisation parmi les

libraires tendent à le rendre moins utopique.

Le chantier est donc de taille, et l'enjeu, jugé majeur par le Syndicat de la librairie française (SLF), s'inscrit au cœur des 2^{es} Rencontres nationales de la librairie qui se déroulent à Bordeaux les 2 et 3 juin. *Livres Hebdo* a voulu y apporter sa pierre en recueillant à travers la France les bonnes idées développées sur le terrain par les libraires. Si le tableau reste impressionniste et bien sûr incomplet, il est révélateur de l'énergie et de la vitalité de la profession. Seuls la vente en ligne et le numérique continuent d'embarrasser de nombreuses librairies indépendantes. Même si des initiatives ont aussi été prises dans ce domaine avec les plateformes créées par des libraires telles que Leslibraires.fr ou Lalibrairie.com, ou l'installation de tablettes, liseuses et autres bornes numériques en magasin, les libraires peinent encore à appréhender ces marchés et à s'y positionner de manière innovante. ●

VIDÉO CERTAINS L'AIMENT SHOW

M'Lire, Laval



« Chez M'Lire, on n'a pas de sous mais on a des idées. » Simon Roguet, libraire jeunesse depuis plus de dix ans dans la librairie lavalloise, aime à détourner le slogan lorsqu'il évoque la communication qu'il a mise en place autour de ce secteur. Précurseur en la matière, il réalise depuis 2008 des vidéos, visibles notamment sur le blog Onlikoinous, pour présenter la littérature jeunesse, de l'album au roman pour ados, de manière différente. Il s'y met en scène de manière décalée, trouvant l'inspiration dans les livres chroniqués. Si l'impact sur les ventes est difficile à mesurer, ces clips, bricolés pas ses soins, ont fait le tour des maisons d'édition, lui assurant une reconnaissance dans la

profession. Depuis l'arrivée de Facebook, Simon Roguet a aussi imaginé des concours de dessin pour dynamiser la venue des auteurs. Après *Rita et Machin* (Gallimard), la série *Pomelo* (Albin Michel Jeunesse) a donné lieu, en avril dernier, à une bataille de dessins mémorable entre Benjamin Chaud, illustrateur invité par M'Lire, et l'auteur Gilles Bachelet. Par ailleurs, tous les premiers mercredis du mois, le libraire fait le show au théâtre de Laval : entre 15 et 40 enfants l'écoutent lire 5 albums jeunesse. « C'est un excellent moyen pour tester les nouveautés en situation réelle. Quand ça marche, je retrouve d'ailleurs ces albums dans mes meilleures ventes », constate Simon Roguet. ●

AUTOMOBILE LA RUE EST À NOUS

Le Festin nu, Biarritz

« Pour les pressés, les énervés de la contravention, les routards invétérés, les feignants, les coincés du dos qui ne peuvent s'extirper de la voiture, les urgences, les achats compulsifs, les habitués de la Fnac parce qu'ils ont un grand parking gratuit, les mamans qui ont la voiture pleine de loupiots pleins d'énergie », Caroline Diaphaté et Nicolas Dupêbe, du Festin nu

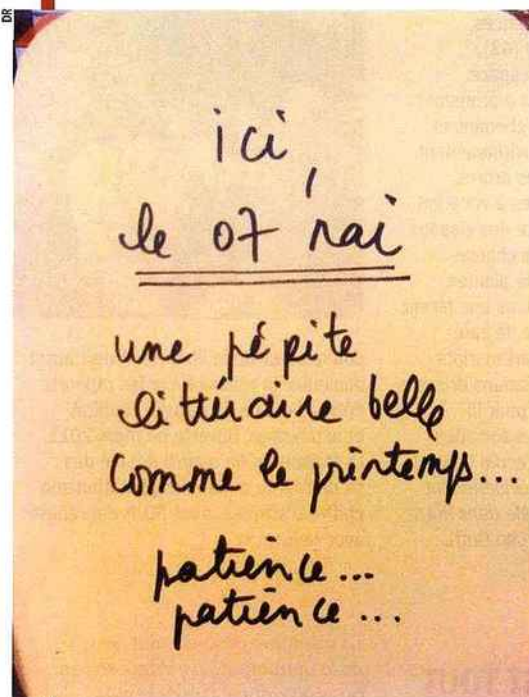


à Biarritz, ont inventé le Book drive. Malin, ce service, qui s'inspire d'une pratique inaugurée par McDonald et est reprise en masse par les grandes surfaces alimentaires, permet aux clients de récupérer leur commande passée en ligne ou par téléphone sans descendre de leur voiture. Les deux libraires se proposent en effet de les servir directement dans la rue. « C'est une manière originale de rattraper un public un peu pressé, qui a notamment pris des habitudes sur Internet », précise Nicolas Dupêbe. Mis en place début avril, pour accompagner le lancement du site marchand de la librairie, le Book drive commence, selon les libraires, à trouver son public. ●

MESSAGE

LORSQUE LE LIVRE PARAÎTRA

La Cour des grands, Metz



A La Cour des grands, à Metz, Julie Even et ses libraires pratiquent avec gourmandise l'art du « teasing ». Pour éveiller la curiosité des clients, les intriguer et créer une attente autour d'un livre, l'équipe a mis en place un système machiavélique : quelques semaines avant la sortie de l'ouvrage, un espace est laissé libre entre deux piles sur une table où les clients sont informés que, prochainement, se trouvera « *ici une pépite littéraire belle comme le printemps* ». Le même message est ajouté à la newsletter de la librairie, et des indices sont divulgués progressivement sur le blog. L'opération, qui concerne cette année *Mãn* de Kim Thúy (Liana Levi), se révèle payante en termes de ventes. Tous formats confondus, 330 exemplaires avaient ainsi été écoulés de *Rosa candida* d'Audur Ava Olafsdóttir (Zulma), premier titre à avoir bénéficié du dispositif, et plus de 450 exemplaires de *L'île des pêcheurs d'oiseaux* de Peter May (Actes Sud), qui a profité en plus d'un décompte du nombre de lecteurs conquis. Pour être élu, le livre doit toutefois réunir quelques conditions : être lu à l'avance en service de presse, sortir des sentiers battus tout en ayant la capacité de toucher un large public, et enfin, *last but not least*, plaire à l'ensemble de l'équipe. ○

AIGUILLES

TRICOTE-MOI UN LIVRE

Librairie des Halles, Niort

Le samedi matin à la librairie des Halles, à Niort, la laine, le crochet ou la pâte Fimo s'égaillent au milieu des livres. Pour « *signaler que d'autres rayons que la littérature existent* », la directrice Anne-Marie Carlier accueille sous son toit des activités de loisirs créatifs, réalisées en partenariat avec une entreprise locale, L'Atelier de Lola, installée à l'extérieur de la ville. Pour deux euros, un forfait qui permet de payer le matériel, les clients et les curieux peuvent donc apprendre le tricot, s'initier au crochet, fabriquer des boucles d'oreilles, des bracelets ou des lingettes démaquillantes, le



tout autour d'un thé et de gâteaux, et tout « *en devisant parfois de littérature* », s'amuse la librairie. L'initiative attire toutes les générations et a permis de redynamiser les ventes du rayon pratique qui s'endormait doucement. Pour Anne-Marie Carlier, c'est aussi un excellent moyen de montrer que « *la librairie est un lieu ouvert à tous et que l'on peut tout aussi bien y recevoir Christian Prigent et y fabriquer des bijoux* ». ○



CAMION SUR LA ROUTE

Eureka street, Caen

Depuis 2010, Pierre Thomine sillonne les environs de Caen à bord d'une librairie itinérante, qu'il a adossée à sa boutique physique, Eureka street. Commencée sur les marchés locaux, où son imposant véhicule, un ancien camion de la médecine du travail de dix mètres de long, n'y est pas toujours bien accueilli, l'activité se réoriente très vite vers des événements ponctuels, foires ou festivals, et s'invite jusque dans les cours d'écoles, de collèges ou de lycées de la banlieue caennaise. Là, les enfants choisissent parmi quelque 2000 références les livres qui figureront sur les rayonnages de leur CDI, la facturation étant assurée par l'établissement scolaire. « *C'est une autre manière d'aborder le livre et un bon moyen pour sensibiliser les jeunes au rôle d'une librairie* », explique Pierre Thomine. Deux fois par an, en juin et en décembre, son camion franchit également les murs de la prison, où il vend aux détenus des ouvrages scolaires et universitaires, de la jeunesse, de la poésie, de la science-fiction et quelques polars. Le camion n'est pas un modèle économique en lui-même. Mais il reste, selon le libraire, « *un excellent moyen de communication pour se faire connaître* », et il a apporté à la boutique un chiffre d'affaires induit non négligeable. ○

PRIMEURS LE LIVRE EST DANS L'ASSIETTE

Librairie AB, Lunel



A la librairie AB, chez Delphine Cambet, le bar à jus-tartinerie n'est pas là pour faire joli. Au bord du gouffre en 2009 en raison de l'installation d'une médiathèque, qui a fait chuter son panier moyen, la librairie a pu conserver sa boutique grâce à l'introduction d'un bar à jus de fruits frais, qui a tout de suite fonctionné. « Il fallait absolument faire venir la clientèle pour autre chose que la librairie », analyse Delphine Cambet. J'ai donc surfé sur la demande des gens, qui évoquaient souvent l'envie de se reposer autour d'un verre, et sur la vague des « cinq fruits et légumes par jour ». Depuis, chaque fin de semaine, elle retire les livres de ses tables pour laisser la place à une petite restauration. Elle a même intégré les deux activités au sein de formules originales : L'Assiette de la librairie propose ainsi pour 7 euros un petit-déjeuner et un livre, et lors des Soupes littéraires, pour 5 euros une fois par mois, les clients échangent leurs coups de cœur autour d'une soupe et de deux tartines faites maison. Coût initial de l'opération : 500 euros. Pour une progression du CA de 36 % en deux ans. ●

BOUSSOLE PROMENONS-NOUS DANS LES BOIS

La Maison vieille, Roiron

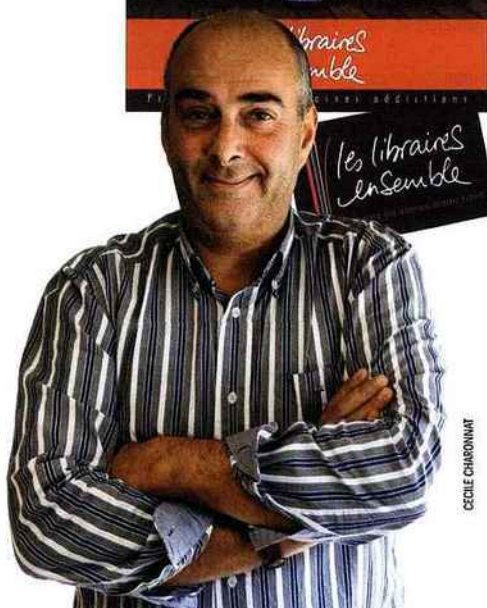
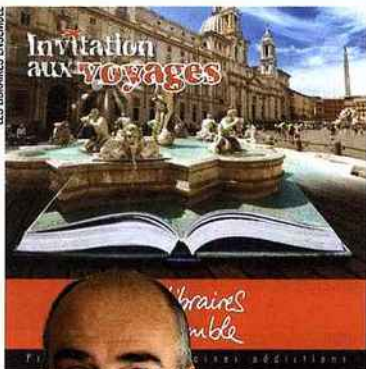
Avec 40 m² et 4 000 références, La Maison vieille, à Roiron (43), ne manque pas encore d'espace. Pourtant, elle n'hésite pas à promener ses clients dans les bois, chemins et foin des alentours, un environnement riche avec notamment des arbres remarquables. Randonnées à vocation botanique, à la découverte des oiseaux ou du bâti rural, nuit de la chauve-souris, cours de cuisine de plantes sauvages, déplacement dans une ferme avec lecture dans la paille, le café-librairie a su nouer des partenariats originaux avec des associations diverses et variées, telles la Ligue pour la protection des oiseaux, l'association Plantes sauvages 43 ou L'école du vent en Ardèche. « Le but est évidemment de faire venir de la clientèle dans notre bout du monde », plaide Bruno Goffi,



cofondateur de la librairie. Il veut aussi alimenter la réflexion sur les rapports entre l'homme, la nature, l'habitat et le paysage. Ouverte en mars 2011, La Maison vieille a ainsi doublé dès sa deuxième année d'exploitation son chiffre d'affaires, dont 80 % est réalisé avec le livre. ●

LIEN ENSEMBLE, C'EST TOUT

Cheminant, Vannes



La formule « point de salut hors de la mutualisation » s'impose peu ou prou comme l'un des credo de la librairie. Des groupements tels que Canal BD ou Librest prouvent d'ailleurs que la formule peut être porteuse de succès, et, pour Giuseppa Ferrara, la permanente des Libraires ensemble, regroupant 37 librairies indépendantes généralistes, « se grouper pour échanger reste la première des bonnes pratiques ». Chez Cheminant, à Vannes, Gilles Tranchant, adhérent du réseau depuis plus de vingt ans, lorsqu'il s'appelait encore La Voie du livre, partage cette conviction. « Je me suis senti tout de suite rassuré d'appartenir à l'association », souligne le libraire. C'est un espace de mise en commun de savoir-faire inégalable, où l'on peut se regarder les uns les autres pour aller débusquer ce qui ne va pas bien et s'améliorer. Dans ce métier d'indépendants forcenés, cela permet de donner une norme. Sans le groupement, ma librairie ne serait d'ailleurs pas ce qu'elle est aujourd'hui. » Le libraire vannetais utilise ainsi tous les outils développés par Les Libraires ensemble : campagne de communication, catalogue promotionnel, sacherie, outil d'analyse des stocks, de la marge, des achats et des ventes et études de satisfaction. Et surtout, la faculté à bénéficier d'un conseil quel que soit le problème rencontré. ●

SOURIS DATALIB, MON AMOUR

Librairie du Renard, Paimpol

[illegible]

Benoît Lelouarn est un véritable mordu. Le premier écran qu'il ouvre sur son ordinateur le matin, et qui est aussi le dernier à être fermé, c'est celui de Datalib. Il se sert d'abord de ce dispositif mutualisé d'analyse commerciale pour se donner une idée de l'activité grâce au classement des meilleures ventes. Il compare également ses propres historiques, au mois et même, grâce aux enregistrements qu'il effectue mensuellement, à l'année. Mais surtout, le logiciel de recueil de données économiques lui permet de situer sa librairie du Renard, à Paimpol (22), par rapport à celles de ses confrères. Benoît Lelouarn utilise ainsi

trois panels. Le général, qui regroupe tous les magasins adhérents, et deux groupes qu'il a créés lui-même, plus parlants : un panel d'une centaine de librairies de typologie proche de la sienne et un autre rassemblant les librairies de l'Ouest, toutes tailles confondues. Datalib lui permet aussi d'affiner son analyse des ventes rayon par rayon, ainsi que son assortiment. Dernier axe d'utilisation, grâce à la mise en place de la remontée de stocks : la recherche de livres épuisés ou manquants encore disponibles chez des confrères. « Un véritable service qui séduit considérablement nos clients », pointe le libraire. ●

LOUPE
TU AIMES OU TU N'AIMES PAS

Martin-Delbert, Agen

Depuis plus de vingt ans, à Agen, la librairie Martin-Delbert scrute le comportement de ses clients en réalisant une fois par an une étude de satisfaction. Le questionnaire, élaboré désormais avec un professionnel du marketing dans le cadre du groupement Libraires ensemble, est soumis pendant deux jours à 200 clients environ sortant de la librairie, avec ou sans achat. Il porte sur divers secteurs, comme l'aménagement du magasin, la facilité à trouver un livre, à contacter un vendeur, la qualité du service ou la transformation d'une intention en acte d'achat. L'enquête permet également de recueillir des données sur les clients : âge, CSP, origine géographique ou habitudes de consommation. Les résultats sont ensuite analysés en compagnie des confrères de l'association. Jean-Pierre Delbert et son fils, Frédéric, qui dirigent la librairie ne renonceraient pour rien au monde à ce précieux outil d'analyse. « *Cela nous permet de vérifier auprès de nos clients que nous avons la même perception du magasin, de repérer nos faiblesses et d'établir des axes d'évolution* », déchiffre Frédéric Delbert, qui a ainsi introduit le port du gilet afin d'améliorer la visibilité de ses libraires, ou des formations dans le but de cultiver leur disponibilité vis-à-vis des clients. Dernier chantier en date, l'évasion des clients vers Internet lorsque le livre n'est pas en stock. En 2013, l'enquête sera consacrée à la notoriété de la librairie dans sa zone d'influence. Coût de l'opération : entre 1 500 et 1 800 euros. ●

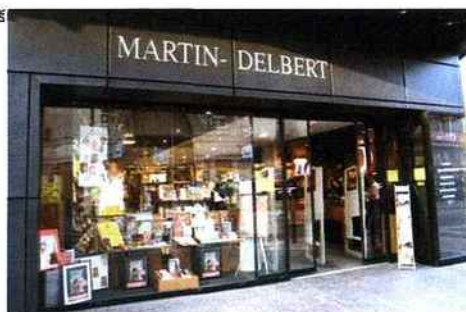


ACIER
C'EST UNE MAISON GRISE ET DORÉE

Les Modernes, Grenoble

« *Toute littérature est assaut contre la frontière.* » La phrase de Kafka, gravée dans le garde-corps de la mezzanine des Modernes, à Grenoble, librairie très fortement centrée sur la jeunesse, reflète bien le projet de Gaëlle Partouche. « *Lorsque je me suis installée, je voulais un magasin qui ne ressemble à aucun autre, un lieu intemporel qui rassemble toutes les littératures, pour enfants et adultes, et qui favorise l'accès au livre.* » Elle choisit donc de s'éloigner des caractéristiques que l'on retrouve traditionnellement dans une librairie jeunesse, « *couleurs vives et bois blanc,*

qui font plutôt penser à une crèche », et opte pour une création moderne qui mêle l'acier, le gris et le doré. Tous les meubles sont réalisés sur mesure et privilégient la présentation des livres à plat pour que les enfants puissent s'en emparer facilement. Les Modernes fut ainsi l'une des premières librairies à se doter d'un « mur d'albums ». L'ensemble, qui a été entièrement conçu avec un architecte, forme un cocon où les illustrations ressortent particulièrement bien et où la création domine. « C'est certes un réel budget, mais c'est ce qui fait la renommée de la librairie », explique Gaëlle Partouche. ●

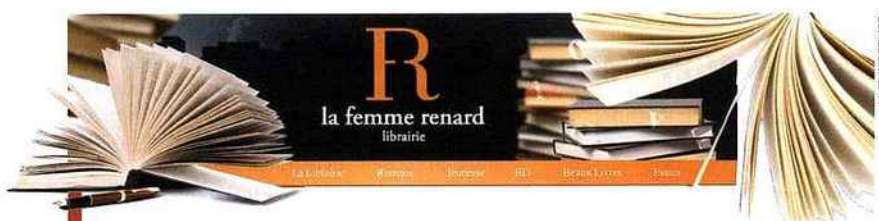


COLIS LA RIVIÈRE SANS RETOURS

Vivement dimanche, Lyon



5 000 euros de marge supplémentaires. En 2012, Maya Flandin est parvenue à gagner cette somme en abaissant son taux de retours de 24 à 17 %. Ce résultat plus qu'encourageant est le fruit d'une action menée depuis deux ans pour maîtriser les mouvements de stock de sa librairie, Vivement dimanche (Lyon). « *Puisque la négociation des remises est un chantier qui avance trop lentement et qui ne me donne pas suffisamment d'air, j'ai décidé de me pencher sur mes flux. Finalement, c'est là où je suis le plus libre parce que je maîtrise l'ensemble du processus* », pointe la libraire. Concrètement, pour réduire ses retours, elle a modifié sa manière d'acheter. Elle sélectionne davantage les ouvrages pris à l'unité, surtout dans les rayons de création, et travaille avec plus de précisions ses quantités, en regardant avec le représentant les ventes des éditions ou des titres précédents. Conséquence : si les achats à l'office ont baissé, le réassort a pris de l'ampleur, tout comme le travail du fonds. « *Nous reprenons plus régulièrement les catalogues d'éditeurs, sans attendre leurs opérations, notamment en poche. Faire des commandes du fonds nous permet aussi d'obtenir des conditions commerciales plus avantageuses* », souligne Maya Flandin. Habile, la libraire a engagé ces modifications alors qu'elle agrandissait sa librairie, ce qui lui garantissait concomitamment une augmentation de chiffres d'affaires, de + 8 % en 2012. « *Des résultats imparables, même pour les diffuseurs les plus méfiants* », se réjouit la libraire. ●



BAROMÈTRE DES CHIFFRES ET DES LETTRES

La Femme renard (ex-Le Scribe), Montauban

Pour mener à bon port sa Femme renard (ex-Le Scribe), à Montauban (82), Caroline Berthelot a besoin d'avoir une vision globale de l'activité de sa librairie, ce que ne peut pas lui fournir son logiciel de gestion. N'ayant pas accès à Datalib, elle s'est donc construit son propre tableau de bord avec un tableur Excel. « *A défaut de se comparer aux autres,*

nous essayons déjà d'être perfectibles par rapport à nous-mêmes », justifie la libraire. Elle y reporte donc ses résultats mensuels, différenciés selon l'activité au comptant et le service aux collectivités. Grâce à une formule simple, elle ajoute le calcul du cumul réalisé, qu'elle peut ainsi comparer à celui de l'année précédente, et établit également sa proportion

par rapport au chiffre d'affaires annuel à atteindre. Un outil totalement artisanal, mais qui lui permet de « *lisser les variations positives ou négatives données mensuellement par Ellipses, et qui, prises telles quelles, ne signifient pas grand-chose* », et de savoir ce qui lui reste à faire par rapport à son prévisionnel de chiffre d'affaires. ●

TUTEUR REGARDE LES VENTES POUSSER

Au Temps retrouvé, Villard-de-Lans



Quoi de mieux, pour pousser droit, que de s'appuyer sur un tuteur ? La formule, proposée par l'association Libraires en Rhône-Alpes depuis sa création en 2008, a été choisie par David Piovesan et son épouse. Cet ancien maître de conférences et cette directrice de bibliothèque ont repris au début de 2012 la librairie Au Temps retrouvé, à Villard-de-Lans (38), 400 000 euros de CA dégagés sur 46 m². Leurs tuteurs, Romain et Bénédicte Cabane, de la librairie des Danaïdes, à Aix-les-Bains, leur ont rendu visite après un an d'exploitation. « *Ils ne nous ont pas apporté la révolution, mais nous ont permis de nous réinterroger sur notre pratique du métier. Nous y avons gagné une nouvelle façon de prioriser nos objectifs, une vali-*

dation de nos intuitions quant à nos axes d'amélioration et une énergie nouvelle sur des projets où nous étions hésitants », résume David Piovesan. Et une foule de détails sur lesquels travailler, comme l'interclassement et la réorganisation des rayonnages pour améliorer la visibilité des livres, mis en place depuis, ou une façon différente de préparer les offices et les visites des représentants, et, dans le suivi des chiffres, une attention particulière portée sur la rotation du stock. « *Ces échanges sont précieux parce que l'on discute dans un espace de confiance entre pairs, sans rapport concurrentiel ni de supériorité* », ajoute David Piovesan. Une seconde rencontre, sorte de retour d'expérience, est prévue avant l'été. ●

TAPIS HOME SWEET HOME

Le Passeur, Bordeaux



Dès la conception de leur projet, Martin Peix et Ingrid Lafon avaient pour objectif d'inventer une librairie qui ressemble à une maison, propice à la flânerie et au bien-être des clients. Leur Passeur, ouverte à Bordeaux à la toute fin 2012, tient ses promesses. S'ils ne révolutionnent pas l'aménagement global, ils ont mis en place une multitude de détails qui créent une impression de « chez soi » et concourent à la désacralisation de la librairie. Le mobilier mêle par exemple des rayonnages professionnels et des meubles fabriqués artisanalement. Les deux libraires ont aussi accroché des rideaux aux vitrines et aux fenêtres et installé des tapis pour recouvrir le carrelage. Une large table de monastère avec ses chaises, qu'ils ont chinée, accueille les livres en littérature alors qu'un coffre dissimule ses trésors en jeunesse. Des plantes vertes sont disséminées dans le magasin, et poufs et banquettes invitent le client à prendre son temps. Réfléchi, cet aménagement particulier participe de la vision de la librairie qu'ont Martin Peix et Ingrid Lafon : « un lieu à l'opposé de l'élitisme, où chacun est reçu avec ses goûts et où se nouent des relations de confiance ».

CARTE CHACUN CHERCHE SON LIVRE

Librairie Lorguaise, Lorgues



« On l'a oublié, mais l'office a été fait, à ses débuts, pour faciliter la vie du libraire. Sauf que le système a largement déraillé. » Du coup, Michel Paolasso, de la Librairie Lorguaise, à Lorgues (83), a choisi depuis plusieurs années de s'en passer pour « travailler à façon ». Une charge très lourde en temps et en manipulation, puisqu'il doit lui-même récolter les informations concernant les nouveautés pour pouvoir ensuite passer ses commandes directement en ligne ou auprès des représentants. Mais, au fil du temps, « et pour une librairie de [sa] taille, à savoir 105 m² et 12 000 références », la formule se révèle gagnante : selon ses statistiques, il commande plus en valeur et en quantité, et ne

rate finalement que très peu de mises en place. « Je représente une sorte de niveau 1 bis, qui a besoin de services allégés par rapport au niveau 1, mais d'un travail plus fin et plus adapté que le niveau 2 », analyse Michel Paolasso, qui souhaite que les diffuseurs se penchent sérieusement sur sa typologie de librairie pour améliorer et accompagner davantage ses achats. »

CAHIERS DIS-MOI CE QUE TU LIS

Galignani, Paris

Si Danielle Cillien-Sabatier, directrice de Galignani (Paris, 1^{er}), parvient à réunir autant de monde pour ses rencontres, elle le doit certes à sa capacité à concevoir de « jolis événements » et à soigner les moindres détails, « comme si je recevais chez moi », précise la libraire. Mais elle le doit aussi à une excellente connaissance de sa clientèle, qui lui permet de cibler parfaitement ses manifestations et son offre. Elle sait ainsi que ces clients sont particulièrement friands d'histoire, d'économie, de la Russie et des beaux-arts, du XVIII^e siècle,

des arts décoratifs, de la mode et des bijoux. Ce qui lui permet d'investir dans ces domaines sur des ouvrages différents. « J'ai bénéficié d'une base très solide, recueillie au fil du temps dans de grands cahiers par les libraires, qui connaissent très bien leurs clients grâce aux échanges constants qu'ils entretiennent avec eux », explique la directrice. Fonctionnant encore avec la présence en librairie de carnets où chaque personne intéressée par une manifestation s'inscrit, le système s'est modernisé avec les outils de la Toile. Mais, pour cette diplômée de l'Essec, passée par la pub et le marketing, « les techniques traditionnelles de gestion de la relation client ne fonctionnent pas en librairie. Il faut avant tout passer du temps sur son fichier et travailler quasiment au cas par cas ».





LOGO

LE LIBRAIRE ET L'OISEAU

Le Merle moqueur, Paris

Au premier coup d'œil, on le reconnaît. Le logo du Merle moqueur sait nous faire de l'œil. Créé en 2007 avec le graphiste Malte Martin, l'oiseau au bec grand ouvert, devenu l'emblème de la librairie de la rue de Bagnole, à Paris (20^e), s'inscrit dans une réflexion d'ensemble qui visait à refonder l'identité visuelle de la librairie. Objectif : refléter « l'état d'esprit libre et ouvert sur l'extérieur, volontiers frondeur et qui ne s'en laisse pas conter » qui la caractérise. Depuis, l'oiseau – et la signalé-

tique qui l'accompagne – s'est transporté dans les deux points de vente supplémentaires du Merle moqueur, au centre culturel du Cent-quatre et au Printemps Nation. Il se décline sur tous les supports de la librairie comme les marque-pages, le papier cadeau ou les sacs en toile. Vu les ventes de ce dernier, plus de 3 000 par an, Yannick Burtin, à la tête des Merle moqueur, projette de créer des produits dérivés, carnets et objets d'écriture, porteurs de la marque de la librairie. ●

Lorsqu'il a repris la librairie Actes Sud, à Arles, en 1999, ils étaient six. Aujourd'hui, Rémy Raillard dirige une équipe de 15 personnes. Un changement de dimension qui lui a fait toucher du doigt les limites du management intuitif et opter pour une formation continue d'une année pour apprendre à « *manager un centre de responsabilité* ». L'enseignement s'est révélé « *profitable et enrichissant* » pour le dirigeant qui a opté depuis pour le management participatif : « *Je n'impose pas de décisions, je propose et la discussion s'engage avec mon équipe. Cette réflexion commune lui permet de s'approprier plus facilement toute modification et contre bien la résistance au changement inhérente à toute organisation d'entreprise.* » Ces échanges se font principalement lors de réunions bimensuelles que complètent également des entretiens annuels avec chaque libraire. « *Il ne s'agit pas de passer devant un tribunal mais de faire le point sur l'année de chacun et de se fixer des objectifs, atteignables et quantifiables. L'idée directrice reste avant tout de parvenir à ce que s'expriment harmonieusement les personnalités de tous, souvent fortes et individualistes en librairie.* » ●

MITIGEUR LE CERCLE DES LIBRAIRES MOTIVÉS

Librairie Actes Sud, à Arles



PARLOIR

UN AMOUR DE REPRÉSENTANT

Librairie alpine, Gap

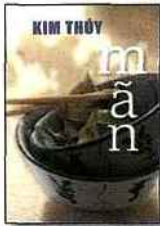


Plutôt que de batailler avec les lointains directeurs commerciaux des diffuseurs, François Céard, à la tête de la Librairie alpine (250 m², 12 000 références, 380 000 euros de CA), à Gap (05), a choisi de privilégier la relation qu'il entretient avec la quarantaine de représentants qui le visitent. « *Parce que l'on a quelqu'un en face de soi avec qui négocier directement, qui a une certaine marge de manœuvre et de qui l'on peut obtenir des conditions commerciales plus souples* », pointe ce diplômé d'une école de gestion. Il exige donc des commerciaux, étant donné ses particularités géographiques, qu'ils passent deux fois par an, et il leur demande systématiquement un point chiffré de la situation de sa librairie. Peuvent s'ajouter, en fonction des diffuseurs, des objectifs annuels à réaliser, par exemple abaisser un taux de retour à 30 %. Tous les mois, 2 à 3 bons de commandes sont aussi pointés pour vérifier les écarts entre quantités. Mais surtout, François Céard reste très ferme sur les conditions d'achat, n'hésitant pas à utiliser le levier de la suppression des commandes de nouveautés s'il n'obtient pas gain de cause. « *C'est à nous de nous imposer et de ne pas laisser le représentant manœuvrer comme il le veut. En retour, il faut bien sûr travailler professionnellement nos rayons, jouer le jeu et maintenir une âme d'achat dans la boutique. C'est à cette condition que nous serons entendus par nos fournisseurs.* » ●

7 MAI > ROMAN Canada

Les couleurs du goût

Kim Thúy revient avec un roman délicat qui métisse les goûts et les couleurs entre Québec et Vietnam.



On sait depuis l'autobiographie *Ru* ([Liana Levi](#)), grand prix RTL-Lire en 2010, combien Kim Thúy pose avec délicatesse ses phrases, agençant ses textes en fragments, comme autant de briques d'une maison de papier.

Pour ce troisième livre, après la correspondance avec Pascal Janovjak (*A toi*, Liana Levi, 2011), l'écrivaine canadienne d'origine vietnamienne reprend cette construction de récit en courts chapitres qu'elle introduit par des mots français accompagnés de leur traduction en vietnamien. La langue et, ici, la nourriture sont la passerelle qui relie les différents ingrédients de l'identité : l'héritage maternel et celui de l'exil.

La narratrice, qui a passé son enfance à Saigon avant d'épouser un restaurateur vietnamien exilé au Québec choisi par sa mère, s'appelle Mãn « *qui veut dire parfaitement comblée* » ou « *qu'il ne reste plus rien à désirer* » ou « *que tous les vœux ont été exaucés* ». « *Je ne peux rien demander de plus, car mon nom m'impose cet état de satisfaction et d'assouvissement.* » La jeune femme a cette capacité à s'installer dans un présent sans projection, dans un équilibre à l'abri

des extrêmes, « *cet espace entre deux eaux* » qu'elle retrouve dans les cuisines du restaurant de son mari. Là, elle concocte des soupes qui tirent les larmes en donnant aux clients le sentiment de « *goûter [leur] terre* ». Avec Julie, qui devient comme une sœur, elle ouvre un lieu de gastronomie, à la fois atelier et traiteur. De cette Québécoise à l'amitié généreuse et démonstrative, l'exilée apprend surtout à « *désirer l'horizon* », à mordre dans les pommes, à oser chanter à voix haute...

Racontant parallèlement son parcours et celui de sa mère, Mãn associe mots et mets, combine goûts et couleurs comme Philippe, le chef pâtissier, venu l'épauler, « *embellit et ennoblit* » les desserts asiatiques, « *attendrit avec une écume de caramel le gâteau aux bananes à la vietnamienne qui effrayait avec son air costaud, presque rustre* ». Dans ce livre gourmand où chaque recette est une histoire d'amour et de mémoire, la chronique culinaire que fut Kim Thúy dans l'une de ses vies assiste la belle et sage conteuse qu'elle est devenue. On pourra la rencontrer au festival Etonnants voyageurs à Saint-Malo du 18 au 20 mai prochains.

V. R.

Kim Thúy

Mãn

LIANA LEVI

TIRAGE : 20 000 EX.

PRIX : 14,50 EUROS ; 144 P.

ISBN : 978-2-86746-679-3

SORTIE : 7 MAI



9 782867 466793



PAGE

LES LIVRES PAR LES LIBRAIRES

Numéro 160 | juin-juillet 2013 | 12 euros

Aimer lire

Agnès Desarthe

Kim Thúy

Martin Suter

Katarina Mazetti

■■■

À lire

Une nouvelle de Stuart Nadler

RENCE S
K LAH
COURTN
GAZDA
GONZ
KRISTEV
VANTAI
BERNA
ERVE TU
AOL



Entretien **KIM THÚY** *L'ÉCRITURE EST UN LUXE*

Pour
Mãn
Liana **Levi**

KIM THÚY revient avec un court roman racontant le fabuleux destin de Mãn, petite fille vietnamienne exilée au Québec. Un roman du partage, de la rencontre entre l'Est et l'Ouest autour de la langue, de la cuisine et de l'amour. Une narration fluide pour dire les belles et grandes choses de la vie.

Propos recueillis par
BÉATRICE PUTÉGNAT
Librairie Pages après Pages
(Paris 17^e)

MÃN EST VOTRE DEUXIÈME ROMAN. Après le succès de *Ru* (Le Livre de Poche), quelle est la place de l'écriture, des mots dans votre vie ?

KIM THÚY — L'écriture relève pour moi d'une sorte de privilège. Aujourd'hui, j'ai le luxe de pouvoir m'asseoir et écrire. Et même de prétendre que c'est mon travail ! Mais vraiment, dans ma tête, c'est un plaisir, une jouissance même. Donc je me sens très coupable qu'on m'encourage comme ça à jouer [rires] ! Si demain, mon mari me dit : « Il faut que tu retournes travailler pour nourrir les enfants », je retournerai travailler. L'écriture continuerait à être un divertissement, quelque chose que l'on fait quand on a du temps. C'est un luxe. J'ai l'impression de manger du chocolat tout le temps, au déjeuner, au dîner, au petit déjeuner. Il me semble que je baigne dans ce luxe. Je ne sais pas combien de temps ça va durer.

J'écris en français. J'ai écrit *Mãn* dans les aéroports, au moment où les sollicitations pour présenter *Ru* abondaient d'un peu partout dans le monde. L'aéroport est un lieu magique pour écrire : pas de téléphone, pas d'amis, personne qui vous parle. C'est un isoloir. Quand on voyage en avion, on a l'impression d'être en dehors de la ligne du temps. On est seul dans sa tête, avec son livre, son écriture. C'est magique.

Pour *Mãn*, j'ai choisi un rythme interne qui était là. Je n'ai pas appris la littérature. Je ne suis pas une *vraie* auteure. J'écris selon les mots, au rythme des idées qui se succèdent dans mon esprit, les juxtaposant davantage que je ne les organise. Les mots sont la base de la culture, un outil. Je suis arrivée au Québec à l'âge de 10 ans. À cet âge, on commence à ressentir les émotions et c'est à ce moment-là que j'ai appris à les identifier et à leur attribuer des mots français. Je crois que je ne serai pas capable d'identifier des émotions en vietnamien. Et puis dans la culture vietnamienne, on formule très peu ses émotions, on ne les identifie pas.

***Mãn* est le portrait d'une femme qui se construit à travers ses rencontres, pas à pas. Est-elle une femme heureuse ?**

K. T. — Probablement pas. Et en même temps, oui. Elle a appris à être heureuse et à faire du mieux qu'elle peut avec ce qu'elle a. Sans se projeter dans l'avenir, sans se projeter dans ses désirs. Parce qu'en fait elle n'a pas de désirs. Elle ne pense jamais à son avenir. Elle est exclusivement dans le présent parce que son avenir lui semble tellement noir qu'il lui est impossible de l'imaginer, qu'elle n'éprouve aucune envie de s'y projeter. De ce point ▶▶▶

MÃN A LA RESPONSABILITÉ DE TRAVER- SER LE PONT, D'ALLER VERS UNE AUTRE CULTURE, DE FAIRE CE SAUT QUI LUI PERMET D'ACCÉDER À LA RICHESSE DES DEUX CULTURES ET DE LES CONCILIER ; PAS DE LES RÉCONCILIER, MAIS DE LES FUSIONNER.

— KIM THÚY

» de vue, elle est comme sa mère. Mãn ne sait pas quand sa mère va revenir. Il lui faut donc profiter de sa présence chaque minute, chaque seconde, lorsque celle-ci est présente. Mãn n'est peut-être pas comblée, mais elle vit dans un constant sentiment de plénitude, un peu à l'image de ces moines capables de vivre avec très peu. Le fait de pouvoir exister est déjà beaucoup pour eux. En ce sens, je pense que Mãn a atteint un niveau que la plupart d'entre nous n'atteignent pas. L'amitié est un apprentissage. Mãn rencontre l'amitié avec Julie, une Québécoise. J'ai représenté l'amitié à travers un seul personnage, pourtant Julie est la combinaison d'une multitude de gens qui m'ont témoigné leur affection. À leur contact, j'ai appris à associer la tendresse et l'amour tels que le conçoit la culture occidentale. Mon personnage apprend progressivement, s'initie à cette manière d'envisager le rapport amoureux ou amical. Il était nécessaire pour Mãn de rencontrer ces gens afin de pouvoir arriver à exprimer un véritable amour.

Mãn est une histoire d'amour sous toutes ses formes. Quelles sont les différences entre l'Est et l'Ouest au pays des sentiments ?

K. T. — La notion de coup de foudre n'existe pas dans la culture vietnamienne. Quand j'ai abordé cette notion dans le livre au chapitre où mon personnage en fait l'expérience en tant que choc culturel – et pas seulement choc amoureux –, j'ai appelé mes parents pour leur demander quelle était la traduction de l'expression coup de foudre. Ils ont écrit à beaucoup d'amis, notamment des professeurs de littérature vietnamienne, afin de trouver la formule adéquate. Ce mot n'existe pas en vietnamien, et quand on l'utilise dans cette langue, on se contente d'une traduction du français mot à mot. On a finalement découvert que l'expression la plus proche est : « mon âme a été volée ».

L'écart est énorme entre Est et Ouest. Dans la culture vietnamienne, on exprime peu les sen-

timents. J'en parle déjà dans *Ru*. On dit très rarement verbalement « Je t'aime ». Il existe dix ou douze termes vietnamiens pour exprimer l'affection. En français, on peut dire qu'on aime pour les parents, un amoureux, un ami. Un jour où j'étais invitée chez des amis, j'ai apporté un gâteau. Une femme s'est spontanément exclamée : « Je ne peux pas attendre. J'aime ton gâteau, je veux le manger ! » Jamais vous n'entendrez une femme vietnamienne exprimer son enthousiasme pour un gâteau de façon aussi ouverte et, en l'espèce, presque exubérante. Cela n'arrive jamais. Alors imaginez pour les autres sentiments ! Si on n'exprime pas l'enthousiasme, on n'exprime encore moins la tristesse, le chagrin, la douleur... Tout est affaire de silence, à l'intérieur duquel les proches doivent discerner les sentiments et les désirs. Dans un couple, la femme idéale a la faculté de deviner les désirs de son mari avant même qu'il ne les formule dans son propre esprit.

Ce que je veux illustrer, c'est le poids culturel. Mãn a la responsabilité de traverser le pont, d'aller vers une autre culture, de faire ce saut qui lui permet d'accéder à la richesse des deux cultures et de les concilier ; pas de les réconcilier, mais de les fusionner.

Après avoir connu cet amour, elle est devenue une personne plus riche. Dans sa façon d'aimer ses enfants par exemple. Elle ne les aime plus seulement comme une mère vietnamienne. Elle les aime avec un petit plus, avec les gestes de tendresse qu'elle a adoptés. Au départ elle les a appris, comme moi quand j'apprends un mot français. Je suis capable de le lire, de le comprendre, mais de là à l'utiliser naturellement, c'est une autre étape. Pour les gestes, c'est la même chose. Elle a appris quels étaient les gestes d'affection, mais de là à pouvoir les mettre en œuvre au quotidien, c'est une tout autre histoire. Il fallait cet amour, ce coup de foudre, cette rencontre amoureuse. Et je crois qu'elle en est sortie grandie, enrichie.

Măn est une gourmandise, sucrée, salée, épicée. La cuisine y tient une place prépondérante. Chaque souvenir possède une saveur, chaque recette est portée par une anecdote. Comment la cuisine peut-elle transcender une histoire douloureuse ?

K. T. — Je crois que la mémoire gustative constitue la première strate de la mémoire individuelle. L'une des premières sensations que découvre l'enfant, c'est le goût du lait qu'il tète au sein de sa mère. Je ne sais pas si c'est la même chose en France, mais au Québec, quand un enfant est malade, sa mère lui prépare un bouillon de poule. Au Vietnam, c'est un velouté de riz. On dit que cela guérit. Pourtant, il est évident que ni le bouillon ni le velouté ne guérissent. Dans la culture vietnamienne, on exprime son amour, son affection à travers la nourriture. Quand on quitte un pays, la première chose qui nous manque, c'est la nourriture. Et je suis certaine que pour un Français arrivant au Vietnam ou au Québec, la baguette locale n'aura jamais le même goût que celle de son boulanger.

Măn ouvre un restaurant et y confectionne les plats de son pays afin de faire découvrir à ses hôtes une autre culture culinaire, afin de raconter l'histoire de son pays à travers des saveurs et des mets nouveaux. Elle est adoptée par la culture québécoise par le biais de la cuisine vietnamienne. Je voulais amener Măn jusqu'en France, parce que la présence française au Vietnam reste très importante, y compris dans la cuisine. Et c'est pour ça qu'il fallait que je crée un pont entre le Québec et la France. Pour que la France rejoigne de nouveau le Vietnam, pour faire le cercle entre les trois cultures! ■

A PROPOS DU LIVRE

Par BÉATRICE PUTÉCNAT
Librairie Pages après Pages
(Paris 17^e)

LA DESTINÉE DE MĂN démarre comme une fable ponctuée de mots-clés pour dire l'amour, les émotions, les souvenirs... Avec une apparence légèreté, Kim Thúy construit un roman subtil sur l'amour et ses déclinaisons. Măn a eu trois mères. La première avait un trou dans la tête car aucune femme vietnamienne n'aurait osé porter un enfant sans porter un jonc au doigt. La seconde avait un trou dans la foi. Maman, elle, a un trou dans le mollet et l'aime. Mariée à un restaurateur vietnamien exilé à Montréal, Măn s'installe au Québec dans une vie maritale tissée de convenances.

Une certaine forme d'amour... conjugal. La cuisine devient un pont entre son Vietnam natal et sa nouvelle vie. Elle réinterprète les saveurs et les senteurs « en fonction de ses souvenirs. Un souvenir à la fois pour ne pas laisser les émotions déborder les limites de l'assiette ». Elle rencontre l'amitié, le succès, écrit un livre de recettes, ouvre un restaurant. Puis Măn rencontre l'amour avec un Français. Mais un mot malheureux et c'est la catastrophe...



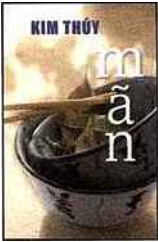
Kim Thúy
Măn
Liana Levi
144 p., 14,50 €

► Lu & conseillé par
M. Perrocheau
Lib. Agora
(La Roche-sur-Yon)
A. Chiron
Lib. La Parenthèse
(Beaupréau)
C. Hugel
Lib. La Colline aux
livres (Bergerac)
M.-P. Bonnaud
Lib. Contact (Angers)



LE VIETNAM AU CŒUR

Dans son troisième roman, Kim Thúy poursuit de son écriture poétique l'exploration du destin des immigrés.



LE LIVRE > *Mãn*, de Kim Thúy, Liana Levi 144 p., 14,50 €.

Son premier roman, *Ru*, s'est vendu à 120 000 exemplaires au Québec, et a reçu le prestigieux prix du Gouverneur général en 2010. Kim Thúy, qui avait exercé une ribambelle de métiers (dont cuisinière, couturière et avocate), est depuis écrivain à plein temps. Dans son dernier ouvrage, celle qui a quitté le Vietnam à 10 ans parmi les *boat people* décrit l'existence de Mãn, arrivée au Québec à l'âge adulte « et confrontée, au contact de la liberté et du confort occidental, à ses propres choix », comme l'écrit Christian Desmeules dans *Le Devoir*.

Mêlant habilement ce destin à celui d'autres immigrants, Kim Thúy livre un roman tissé de ses souvenirs et d'une poésie que laisse percevoir Samuel Larochelle dans la version québécoise du *Huffington Post* : « On découvre des hommes et des femmes qui quittent leur famille pour une cause collective qui éclipse leur vie individuelle, et cette jeune femme qui grandit sans rêver, évoluant dans un état d'assouvissement. On pénètre dans un restaurant où le menu suit l'envie de ses clients et le hasard de leurs souvenirs. Et on est initié aux vertus des bracelets de jade qui forcent les mouvements à se ralentir, imposant l'élégance à chacun des gestes. » □